



Adolf Hitler
(1889-1945).

1945 DERNIERS SECRETS 2/8

Le spectre du bunker

Dans l'abri de la chancellerie, plus de dix mètres sous terre, le dernier acte du règne d'Adolf Hitler est un huis clos angoissant et pathétique. Soixante-dix ans après, les circonstances de la mort du Führer restent nimbées de mystère. Et alimentent les fantasmes.

Par **Marc Epstein**

A quoi bon ? Quelle importance ? Qu'y a-t-il à dire, ou plutôt à redire, sur les circonstances de la mort d'Adolf Hitler, il y a soixante-dix ans, dans la capitale en flammes d'un Reich à l'agonie ? Tout a été écrit sur le crépuscule du régime nazi et de son chef, les réalités comme les fantasmes. Les fantasmes, surtout.

Dès les jours qui suivent la mort de Hitler, le 30 avril 1945, l'enchaînement des événements dans le bunker du Führer est l'objet d'approximations, d'interprétations, de manipulations. Dans le chaos de la défaite, nombre de témoins importants disparaissent : beaucoup sont arrêtés et faits prisonniers par les troupes soviétiques. Emmenés à Moscou, des proches collaborateurs du dictateur devront attendre 1955 pour être autorisés à rentrer en Allemagne. Quant aux autres, ils livrent des récits souvent contradictoires. Sur les conditions précises dans lesquelles Hitler a mis fin à ses jours, par exemple, au moins quatre versions différentes proviennent



CHUTE La Une de *Stars and Stripes*, le quotidien des armées américaines, le 2 mai 1945.

des membres de son entourage immédiat. Pis, certains témoins se contredisent eux-mêmes au fil du temps. Quelques épisodes ont laissé des traces écrites, cependant, et ne souffrent aucune contestation. Pris ensemble, ils

restituent la vérité sur les dernières semaines de la vie de Hitler. Une vérité pathétique et parfois risible.

A partir de novembre 1944, Hitler s'installe à la chancellerie, l'immense bâtiment que son architecte, ●●●



C. HAACKER/BETTMANN/CORBIS

ÉPILOGUE Les troupes alliées dans les décombres de la nouvelle chancellerie conçue par Albert Speer, le 26 juillet 1945.

●●● Albert Speer, a dressé au numéro 77 de la Wilhelmstrasse, à l'angle de la Voss Strasse, dans le cœur de Berlin. Mais les raids aériens l'obligent à se réfugier dans un bunker souterrain, installé sous les jardins à proximité. Dans ce labyrinthe angoissant, aux murs en béton brut, souvent empesté par des odeurs de gazole, de latrines et de transpiration, il trouve un cadre à la mesure de sa paranoïa. Le couloir d'accès a été transformé en salle d'attente, avec un tapis rouge et une rangée de chaises élégantes. Au-delà, des ampoules électriques nues, vissées au plafond, baignent le bunker dans une lumière crue. Le bureau de Hitler mesure moins de 4 mètres sur 3 et les visiteurs s'y déplacent avec difficulté : la petite pièce réunit un secrétaire, un petit canapé, une table et trois fauteuils. Un imposant portrait de Frédéric le Grand recouvre l'un des murs ; le monarque prussien a été sauvé in extremis, au cours de la guerre de Sept Ans, par la mort brutale de l'impératrice russe Elisabeth. « Lorsque des mauvaises

nouvelles menacent de me terrasser, observe Hitler, la contemplation de ce tableau me donne du courage. » Alors que les troupes soviétiques se rapprochent du centre de Berlin, la toile lui rappelle de tenir coûte que coûte. En attendant un miracle...

« Nous sombrerons en emportant la moitié du monde avec nous »

Pour dîner en compagnie de Hitler, les invités doivent traverser les cuisines et le couloir, puis passer devant les salles des machines, les puits de ventilation et les toilettes, avant de franchir deux portes de fer pour descendre dans le bunker, situé à plus de dix mètres sous terre. C'est dans cette souricière que Hitler transfère peu à peu toutes ses activités. Tout au plus s'accorde-t-il quelques bouffées d'air frais pour laisser sa chienne adorée, Blondi, sortir dans les jardins de la chancellerie. Mais les attaques incessantes de l'artillerie soviétique l'éloignent de plus en plus de la lumière du soleil : la succession du jour et de la nuit devient une abstraction.

Est-ce si grave ? Hitler dort rarement plus de trois heures depuis qu'il a échappé de peu à l'attentat commis par le comte Claus Schenk von Stauffenberg, le 20 juillet 1944. Le souffle de l'explosion a touché son oreille interne ; conseillé par le Dr Morell, mi-médecin, mi-charlatan, il mêle comprimés, potions et injections, stimulants et sédatifs.

Au-dessus de lui, Berlin s'écroule sous les bombardements. L'ancienne chancellerie du Reich, un palais néo-baroque remontant à l'époque de Bismarck, est en ruines. Le nouveau bâtiment, dessiné par Speer, est touché en plusieurs endroits. Les jardins eux-mêmes sont troués de cratères d'obus. Dans leur folie expansionniste, les nazis ont toujours décrit la guerre en termes d'offensive. La capitale du Reich n'est pas organisée pour affronter un siège, tant cette éventualité semblait impensable. Au zoo, alors, des recrues s'exercent au combat en rampant sur les pelouses, tandis que d'autres tapent sur des boîtes de conserve vides pour imiter le bruit des mitrailleuses. Quand les derniers

●●● aéroports doivent fermer, Hitler fait atterrir les avions sur l'avenue Unter den Linden, entre la porte de Brandebourg et la colonne de la Victoire, lieu des défilés majestueux d'autrefois : les arbres centenaires sont abattus afin d'élargir la piste, et le dictateur fait supprimer les lampadaires installés par Speer. Le long des rues, les passants tremblent de peur ; au moindre soupçon, des « tribunaux motorisés » surgissent et font fusiller ceux soupçonnés de trahison, quand ils ne sont pas pendus sur-le-champ. Tandis que l'offensive soviétique se poursuit sans relâche, des milliers de sans-abri tentent de trouver un refuge parmi les ruines fumantes. Au début des années 1930, évoquant la guerre à venir, Hitler avait prévenu : « Si nous ne sommes pas vainqueurs, nous sombrerons en emportant la moitié du monde avec nous. » Les plus fanatisés appliquent la formule à la lettre. Apprenant que les hauts dignitaires du régime fuient Berlin, le Pr Ernst Grawitz, vice-président de la Croix-Rouge allemande et médecin chef de la SS, fait servir le dîner ; lorsque sa femme et ses enfants s'assoient à ses côtés, autour de la table, il prend deux grenades à main et fait sauter toute la famille.

Avant de dicter son testament, dans la nuit du 28 au 29 avril, Hitler épouse Eva Braun. Lui qui a toujours estimé qu'en sa qualité de Führer il ne devait avoir aucun lien personnel avec qui que ce soit, il a compris, sans doute, qu'il a perdu la partie. Dimanche 29, les Allemands ne tiennent plus que la partie centrale du quartier des ministères, le zoo et quelques points isolés. A la mi-journée, Hitler demande à Wilhelm Mohnke, le fidèle SS chargé de la défense des quartiers gouvernementaux, combien de temps le front peut tenir : « Au maximum vingt à vingt-quatre heures, *mein Führer*, pas davantage. »

Soudain, tout s'accélère. Hitler avait exprimé la crainte d'être amené à Moscou par les Russes afin d'être exhibé devant la population « dans une cage à singes ». Et voilà qu'un aide de camp lui apprend que son vieux complice, Benito Mussolini, a été fusillé. Sa dépouille et celle de sa maîtresse, Clara Petacci, ont été transportées à Milan et pendues par les pieds dans une station-service de la piazzale Loreto, où la foule

leur a craché dessus et lancé des pierres.

Il est urgent d'en finir. A 7 heures du matin, le 30 avril, Eva Braun monte les marches vers la sortie du bunker pour, dit-elle, « voir une dernière fois le soleil ». A peine a-t-elle atteint le seuil de la porte qu'elle doit faire demi-tour : les bombes soviétiques explosent de toutes parts. Vers midi, le général Weidling rapporte que l'ennemi a donné l'assaut au Reichstag.

Quand Staline explique à Truman qu'Hitler se cache quelque part

Les historiens se disputent sur les circonstances dans lesquelles, vers 15 h 30, Hitler s'est tué. S'est-il suicidé assis dans un fauteuil ? Ou installé sur le canapé, à côté d'Eva Braun ? A-t-il avalé du cyanure en même temps qu'il s'est tiré une balle dans la tête, comme le lui a conseillé l'un des médecins du bunker, le Dr Werner Haase ? Dans les minutes qui suivent, sous les déflagrations de l'artillerie soviétique, les cadavres sont traînés à l'extérieur par Otto Günse, l'aide de camp personnel de Hitler, aidé de Heinz Linge, son officier d'ordonnance et majordome. Posées à quelques mètres de l'entrée du bunker, dans le dépotoir qu'est devenu le jardin de la chancellerie, les dépouilles sont arrosées d'une dizaine de bidons d'essence et brûlées. Comme le feu ne part pas tout de suite, Linge sort de ses poches quelques formulaires administratifs et allume une torche.

Le Führer avait déclaré qu'il souhaitait être inhumé au sommet du clocher qui dominerait la rive du Danube et les quartiers rénovés de sa ville natale de Linz, en Autriche. Mais, le soir du 30 avril, quand le sergent SS Hermann Karnau inspecte l'endroit où Hitler et Eva Braun ont été incinérés, il ne reste plus que des ossements. Et quand il veut les enfoncer dans la terre avec le pied, ils tombent en poussière et forment un tas de cendres. Mais cette version n'est pas la seule...

En juin 1945, les autorités soviétiques expliquent avoir exhumé et identifié le corps du Führer. Quelques jours plus tard, pourtant, le maréchal Joukov, le héros de l'assaut final, déclare qu'il n'en est rien. Ainsi naquit le mythe d'un Hitler toujours vivant, caché et menaçant. Un mythe nourri par l'absence de preuve matérielle et de certificat de décès, mais

aussi par la propagande et le délire paranoïaque de Staline. Celui-ci, en juillet 1945, pendant la conférence de Potsdam, explique au président américain, Harry S. Truman, quelque peu surpris, sa conviction que Hitler est parvenu à s'enfuir et se cache quelque part, en Espagne ou en Argentine. D'autres histoires circulent, plus de vingt ans après, destinées sans doute à flatter le patriotisme aveugle des Soviétiques. Ainsi, en 1968, un journaliste soviétique publie un rapport présenté comme celui d'une autopsie, réalisée le 8 mai 1945 par une commission médico-légale de l'Armée rouge – un document fantaisiste. C'est à cette époque, aussi, que les médecins soviétiques développent une théorie selon laquelle la personnalité du Führer s'expliquerait par son manque de virilité, qui aurait pour origine son testicule unique. Cela ne s'invente pas. Ou plutôt, cela s'invente, justement...

En 2000, même, les Archives d'Etat de Russie exposent un morceau de crâne, légèrement calciné et troué en son milieu par une balle. Conservé pendant plus de cinquante ans par les services secrets soviétiques, ce fragment est présenté comme l'authentique crâne du Führer. Des tests ADN menés ensuite démontrent cependant qu'il appartenait à une femme âgée entre 20 et 40 ans. Fantômes, toujours.

Nul doute qu'Adolf Hitler aurait préféré une fin plus digne. Adolescent, il avait assisté, à l'opéra de Linz, à une représentation de *Rienzi*, un opéra de Wagner. L'histoire est celle d'un tribun populaire et rebelle, dans la Rome du XIV^e siècle ; emporté par son orgueil, il meurt enseveli sous les ruines du Capitole, incendié par la foule hostile. « C'est à ce moment-là que tout a commencé ! » devait proclamer Hitler, quelques décennies plus tard. C'est ainsi que tout a pris fin. ● M. E.



L'EXPRESS

Retrouvez L'Express tout l'été dans *La Grande Table*, présentée par Maylis Besserie (juillet) puis Martin Quenehen (août), du lundi au vendredi de 12 h 45 à 14 heures sur France Culture, avec Christian Makarian.